

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU :
A LA CONSERVATION DES AFFICHES
Rue Impériale, 47
LYON
Écrire franco.



JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON

Six mois..... 6 f. »
Trois mois..... 3 » 50 c.
1 fr. en sus par trimestre pour l'étranger.
Les abonnements se paient d'avance.

REVUE THÉÂTRALE

Berthelier, le comique désopilant, est aux Célestins.

Ce peu de mots suffit pour apprendre que la foule se presse au théâtre.

Le *Pifferaro*, *l'Île de Tulipatan*, *Avant la noce* ont déjà été joués par l'artiste aimé, qui maintenant joue la *Vie parisienne*.

Tout éloge de Berthelier est superflu, et tout le bien que j'en pourrais dire n'apprendrait rien au lecteur.

Le succès qu'il obtint l'an dernier aux Célestins est encore présent au souvenir du public qui est en train de lui en confecturer une deuxième édition.

Le *Canard à trois becs*, nouveauté qui a obtenu récemment un joli succès à Paris, sera bientôt joué sur notre scène et le concours de Berthelier ne peut manquer d'attirer une foule considérable aux représentations de cet ouvrage.

Avant de quitter ce sujet, il est juste de constater que le personnel de notre théâtre a dignement secondé l'artiste en représentations et plusieurs de nos pensionnaires ont recueilli de sincères et légitimes applaudissements.

Berthelier ne chantant pas tous les soirs, la Direction a fait jouer quelques drames et comédies, intercalant ainsi les larmes entre deux éclats de rire, et servant de la sorte chacun selon son goût.

Bien que ces représentations ne soient pas aussi suivies, elles ne laissent pas que d'attirer du monde et les braves que les

artistes recueillent pour être moins nombreux n'en sont pas moins énergiques.

La température, si élevée il y a quelques jours, est en ce moment très-fraîche et n'incommode nullement au théâtre. Cela ne peut durer longtemps, aussi chacun s'empresse d'en profiter.

A.-L. MAQUAIRE.

Une indisposition de notre collaborateur nous force à suspendre pour ce numéro notre *Voyage artistique*. Du reste, à Paris comme en province, les théâtres n'offrent pas beaucoup de nouveautés; cet article n'aurait donc eu qu'un intérêt très-médiocre.

POÉSIE

LAMARTINE POÈTE

Quel homme ! — et quel début ! Un midi sans aurore,
Un coup de foudre immense et qui résonne encore !
Il apparaît d'abord de toute sa hauteur.

Point de tâtonnement, de stage, de lenteur,
Mais le chef-d'œuvre mûr, l'imposante harmonie,
La souveraineté visible du génie !

Doué de facultés exquis par le ciel,
Ayant l'amour du beau comme l'eut Raphaël,
C'était l'instrument rare et la lyre sacrée
Que l'ouvrier divin, la puissance qui crée,
Comme un luthier habile, amoureux de son art,
Organise et construit avec des soins à part.

Quel clavier, quels soupirs de brise élyséenne !
Quels sons d'harmonica, de harpe épienne !
Tout venait retentir sur cet orgue aux cent voix :
Fredons du nid caché qui chante au fond des bois,
Hymne du rossignol dans ces nuits enchantées
Que la lune revêt de lueurs argentées,
Bruissements plaintifs des joncs, des blés mouvants
Qui murmurent frôlés par les ailes des vents ;
Harmonieux frisson du peuplier qui tremble,
Chuchotement confus des feuilles, qui ressemble
A ces mots à voix basse, et qu'un homme endormi
Dans les limbes du rêve articule à demi ;
Gémissements d'amour du ramier qui roucoule,
Trémolo musical du ruisselet qui coule,
Grondements de la foudre et rumeurs de la mer,
Voix du grillon tapi dans les fentes de l'âtre,
Cloche mélancolique et chalumeau du pâtre,
Bruits du ciel, des forêts, des flots, des monts, des champs,
Amplés, majestueux, tendres, émus, touchants.

Quel langage onctueux, estompé, sans secousses,
Plein de mots veloutés et d'assonances douces !
Nul des chantres fameux dont on redit les airs
Ne fit si bien sentir la musique du vers.
Le ciel, pour le pétrir, avait choisi l'argile
Dont il fait les Milton, les Tasse, les Virgile.
Nous pouvons bien le dire, à présent qu'il n'est plus,
Aucun de ces géants des âges révolus,
Ni Moïse, ni Job, son aïeul poétique,
Ni David le psalmiste, au souffle prophétique,
Ni Pindare, voisin des lyriques hébreux,
Ni Tibulle, si tendre en ses vers amoureux,
Ni Pétrarque, un bulbul qu'avec charme on écoute,
Ni Pascal, ce plongeur des abîmes du doute,
Ni Fénelon, ce cygne au beau plumage blanc,
Dont la prose s'épanche en un flot si coulant,
Ni Bossuet, qui plane et qui n'a pour modèle
Que l'aigle dans les cieus ramant de sa grande aile,
Ni Buffon, qui nous peint le monde en ses ampleurs,
Ni Rousseau, qui sait l'âme et qui comprend les pleurs,
Ni Chénier, ni Saint-Pierre, adorable génie,
Qui d'un attrait si doux para sa Virginie,
Nul au siècle présent, nul aux temps qui viendront,
Ne sauraient dépasser le niveau d'un tel front.

A. P.

A CLÉMENCE ISAURE

SONNET.

Quel songe d'or tombé de l'écrin du sommeil
Pourrait, riche de grâce et de magnificence,
Peindre l'enchantement de ta noble existence
Dont l'éclat virginal luit comme un doux soleil !

Sur ton visage pur, au chaste lys pareil,
La beauté répandit ses dons en abondance ;
Le ciel d'occitanie avec amour, Clémence !
Pour tes Jeux (1) fit éclore un parterre vermeil....

Et le génie en fleur, ivre de poésie,
Attachant à ton front l'auréole choisie,
Déposa sur ton sein ce baiser immortel

Par qui Pygmalion fit vivre Galathée....
Aussi, divine idole entre toutes vantée,
Chaque siècle à genoux s'empresse à ton autel !

Gabriel MONAVON.

(1) Les Jeux floraux, à Toulouse.

Esquisses de la vie réelle.

LES PETITS DE LA MARATRE.

A chaque instant, les tribunaux retentissent de récits monstrueux. Hier encore, c'était une mère qui mettait quarante-huit heures à tuer sa fille à coups de pince de fer.

Une mère, une propre mère, non pas une belle-mère, jalouse peut-être, non ! une mère, — qui a senti son front tressaillir un jour sous l'influence du grand mystère ; qui a traversé ces phases étranges de douleurs et de béatitudes que seuls les êtres sacrés pour la reproduction peuvent connaître ; qui, au moment solennel, a senti son individu se dédoubler et un corps naître de son corps ; — l'a entendu pousser le cri suprême : salut de la créature à la vie.

Puis, non contente de lui avoir donné sa chair, ses os, ses muscles, son sang, elle trouve encore en elle l'aliment indispensable au nouveau-né ; cet aliment qui, par suite d'affinités étranges, devant lesquelles la science impuissante en est encore au *nescio*, se change, se transforme, se fortifie en rai-

son des changements, des transformations et des progrès du nourrisson !

O nature, mère éternelle, qui nous dira en vertu de quelles lois fatales, celles qui sont mères comme toi, les initiées de toutes les races, entendent encore pendant longtemps, souvent même toujours, battre, au fond de leurs cœurs, les cœurs de leurs créés ?

Mais quel est le secret de ces révoltes sauvages qui viennent nous épouvanter ? Pourquoi la chatte affolée bondit-elle parfois au milieu de sa portée, saisit-elle de ses griffes l'un des nouveau-nés et lui broie-t-elle la tête sous sa mâchoire puissante ; puis, calme et apaisée, se met tranquillement à le dévorer, et, lorsqu'elle a fini, l'œil chargé d'amour, caresse-t-elle, de sa langue encore ruisselante de sang, tous ses autres petits ?

Pourquoi celui-là et pas un autre ?

Pourquoi ? pourquoi ?

Que t'importe ! répond peut-être le Sphinx implacable.

Soit !

Mais ce que nous avons le droit de demander, c'est le pourquoi de la différence entre la chatte et la femme.

*
**

La bête tue d'un coup, — la femme met dix ans à accomplir son meurtre. Elle le verse à petite dose, le savoure à lentes gorgées.

J'en ai connu une, jeune, charmante, d'un commerce, d'une douceur angélique dans les relations.

Elle avait deux enfants : fille et garçon.

Le mari était un petit entrepreneur qui faisait fort bien ses petites affaires.

Souvent, le dimanche, je les rencontrais. Le père semblait rêveur ; les enfants avaient la mine terreuse, les traits tirés, et marchaient silencieux, en avant des parents. Elle, penchée au bras de son mari, la lèvre rouge, les yeux blonds bouclés, la peau blanche et rose comme celle d'une vierge, l'œil, d'un bleu gris, noyé de langueur, parlait, parlait seule. Parfois les petits, comme

tous ceux de leur âge, buttaient le pied sur un caillou ou détournaient la tête pour regarder un objet ou un passant.

Un nom retentissait prononcé d'une voix dure, à timbre cuivré.

L'enfant s'arrêtait net, se retournait. La mère, les lèvres pincées, le regardait fixement avec son grand œil bleu, qui avait des reflets d'acier.

Le pauvre enfant rougissait, baissait le front, puis tout tremblant allait reprendre sa place et sa route silencieuse.

Elle continuait riante son bavardage, pendant que son mari, l'air inquiet et embarrassé, paraissait l'entendre sans l'écouter.

Un jour on ne revit plus les enfants.

L'homme, de plus en plus soucieux, bien que tout jeune encore, se courbait et blanchissait comme un vieillard. Elle, toujours gaie, preste et avenante, traitait les affaires avec les clients.

Evidemment il se passait un drame dans cette maison et les soupçons peu à peu se dirigeaient vers cet homme, que semblait écraser un remords.

Une étincelle mit le feu aux poudres. Des voisins entendirent des aboiements féroces et des cris de douleur qui partaient d'un grenier. Un homme hardi arriva par le toit jusqu'à la fenêtre à tabatière, et là un spectacle atroce se présenta à lui.

*
**

Une petite fille, maigre, décharnée, attachée à un mauvais grabat, regardait terrifiée un autre enfant qui gisait par terre, le visage ensanglanté pendant que sur le seuil de la porte se tenait la femme de l'entrepreneur avec son joli sourire.

Il courut prévenir le commissaire de police.

Lorsque ce magistrat pénétra dans le grenier, accompagné des témoins, une odeur fétide sauta à la gorge des assistants. Ces enfants vivaient, enfermés dans ce bouge, depuis plus de trois mois, sans jamais sortir. Chaque matin, la femme leur jetait un morceau de pain et plaçait une cruche d'eau sur une vieille table de cuisine hors de service.

Il y avait quarante-huit heures qu'ils

étaient attachés avec des cordes, la fille au bois du lit, le garçon à un pied de la grosse table.

Dans le grenier se trouvait, pendant le jour, un chien qu'on lâchait le soir dans la petite cour, qui servait de chantier pour mettre les outils des ouvriers.

*
*
*

Voilà ce qui était arrivé :

Le petit garçon, plus fluet que sa sœur, était parvenu à filer entre les cordes qui l'attachaient, mais n'avait pu dégager ses mains maintenues derrière son dos. Poussé par une faim folle, — ils n'avaient rien mangé depuis deux jours, — il s'était glissé à plat ventre jusqu'à l'écuelle de l'animal, pour lui disputer la pâtée qu'on lui avait apportée le matin.

Le chien furieux s'était jeté sur l'enfant et lui avait presque dévoré la figure.

Ce fut le mari qui révéla tout, rejetant sur sa faiblesse et sur l'influence de sa femme, toute la lâcheté de son inertie à lui.

Quant à elle, depuis l'instruction jusqu'au moment de sa condamnation à deux années de réclusion, elle ne quitta pas son éternel sourire.

Quel motif la poussait ?

Mystère impénétrable.

Evidemment il y a, dans la création, de ces natures mal équilibrées.

Qui sait si, dans la cervelle du mouton, ne se trouvent pas parfois des molécules qui doivent appartenir à celle du tigre ?

Des philosophes ont prétendu qu'il y a toujours un animal dans tout homme. Soit. Alors la société n'a peut-être pas le droit de punir, — mais, dans tous les cas, elle a le devoir de préserver.

Qu'on ferme la prison, je le veux bien, mais qu'on ouvre le cabanon des fous assassins !

X.

LE ROMAN D'UN FOU

Par M. DE JACOB DE LA COTTÈRE.

LE BALLON.

— Là s'arrêtait cette correspondance, qui ne me donnait sur M. Gustave de Rieul qu'un aperçu des plus superficiels. Pour comble de contrariété et contre ses prévisions et les miennes, mon ami Montémare ne fut libre que le soir.

— Tu as bien tardé à revenir, lui dis-je en m'avancant au-devant de lui pour lui serrer la main.

— Que veux-tu, cher ami, mon devoir l'exigeait.

— Il t'en reste un autre, c'est celui de me donner quelques explications sur les lettres que tu m'as remises ce matin. Car, tout en me montrant M. Gustave de Saint-Rieul doué d'une âme ardente et sympathique, elles me laissent dans une complète ignorance sur les causes de sa maladie. Aurait-il été question d'une nouvelle rupture de son mariage ? Je l'ai présumé ; il m'a paru violemment épris de sa fiancée, et je n'aurais pas été fâché, je te l'avoue, de trouver, à côté du portrait moral qu'il en fait, une ébauche de son extérieur. Il faut qu'elle possède beaucoup d'attraits, pour avoir pu lui tourner la tête à ce point ?

— Je te reconnais bien là, toujours curieux, toujours impatient !

— Impatient, impatient, c'est bon à dire ; tout le monde n'a pas ton flegme. Je t'ai attendu diablement longtemps. Oui ! tu as beau brandir cette paperasse que tu tiens à la main et que tu vas m'opposer, je parie, comme un travail pressé, je ne te lâche que pleinement satisfait, je t'en avertis.

— Pauvre nature humaine, toujours portée à maudire et à juger ce qu'elle ne connaît pas ! Sais-tu seulement ce que contient cette paperasse, comme tu l'appelles !

— Je te l'ai dit, une fin de non-recevoir.

— Eh bien, non ! c'est tout simplement le comble de tes désirs : une lettre oubliée que M. Charles Kilian m'a expédiée, avec un récit détaillé des événements précurseurs de la folie.

— Pourquoi ne m'avoir pas tout remis ce matin ?

— Parce que M. le Directeur avait désiré en prendre connaissance ; moi-même je ne suis pas fâché de scruter une seconde fois les causes de ce trouble subit des facultés d'un homme, heureusement organisé pourtant ; puissé-je y découvrir un nouveau et meilleur procédé thérapeutique. Assieds-toi donc et commençons, si tu le veux.

GUSTAVE DE SAINT-RIEUL A CHARLES KILIAN.

14 septembre 1863.

— Il n'est que trop vrai. *Verba volant, scripta manent.*

« Ma dernière lettre n'était pas dans le fond de la boîte postale que j'aurais bien voulu l'en tirer. Que signifient mes livres, mes occupations littéraires ? Je l'aie vue, et c'est à mettre à l'envers la tête la plus solide. Il est impossible de rêver visage plus angélique, plus fin, plus spirituel... Et ses mains ! et ses pieds ! ils sont à croquer. Son front est peut-être un peu élevé, mais je l'ai immédiatement réduit dans mon imagination, et il est devenu parfait. Si son nez arqué laisse quelque chose à désirer, par contre, son timbre de voix est doux et mélodieux. Or, il n'est rien au monde que je prise plus dans une femme !

« Que te dirai-je de ses yeux ? Je n'en connais ni de plus veloutés ni de plus étincelants, ils vous caressent, vous énamourent et vous transpercent ; trop souvent baissés, ils semblent craindre leur redoutable empire. Elle est brune, de ce brun chaud et doré dont le soleil et la santé sont les seuls artisans. Quoique petite de taille, toute sa personne est si bien proportionnée que, plus grande et plus maigre, elle pourrait devenir un échalas ; d'une taille moins élevée, elle serait une naine.

« Comme tu peux facilement te l'imaginer, je n'avais pas l'œil en poche à ce fameux moment d'une première entrevue. Légèrement appuyé sur le pommeau de ma canne, je l'ai donc considérée avec une fixité telle que, depuis, j'ai appris qu'elle m'avait cru blond... sur mes moustaches !

« Etourdi que je suis, je ne t'ai pas encore dit où et comment a eu lieu ce grand et solennel événement de mon existence ordinairement si calme, si peu accidentée; c'était dans l'allée du milieu de notre quinconce, ravissante ceinture qui enlace notre petite ville d'une douce et mélancolique verdure. Or, sur cette promenade fortunée, sauf le dimanche, l'on ne rencontre pas un chat. D'après ce, juge comme il était naturel que des gens qui ne s'étaient jamais vus, sinon par hasard, à l'église ou dans quelque chemin de campagne, car le Charmillet, notre petit pied à terre de famille, il ne faut pas l'oublier, avoisine la Solitude, magnifique château de madame Bertin; d'après ce, juge un peu comme il pouvait être supposable que ces mêmes personnes dussent se rencontrer nez à nez dans ce lieu solitaire, pour se saluer et causer avec le plus vif intérêt de la pluie, du beau temps et de... nourrices! Oui, de nourrices! Elle a rougi de ce *quiproquo*, et j'ai souffert pour elle. Qu'il est doux, cher ami, de partager un sentiment à deux dans cette langue muette et pourtant si éloquente du cœur, surtout lorsque seuls on en possède la clé!

« A peine ces dames nous avaient-elles quittés : — Comment, la trouvez-vous, me demanda mon confident intermédiaire?

« — Ravissante! Allez de suite chez madame Bertin et veuillez lui dire de ma part : Que j'adore Mlle Clémentine et que je demande sa main.

« — Comme vous êtes pressé! connaissez-vous sa dot? Savez-vous quelle forme de contrat désire madame votre future belle-mère?

« — Ne vous inquiétez pas de tous ces détails, ma mère s'en est informée, et elle s'y entend!... Qu'il m'a impatienté!

« A la fin cependant il est parti, mais reviendra-t-il avec une réponse favorable? Je grille de le savoir. Quelle torture que l'attente, cher ami, quelle torture!

« Adieu. Je te serre bien cordialement la main! »

(La suite au prochain numéro.)

Tablettes d'un Cantonnier.

Un menteur n'est pas écouté.

Même en disant la vérité.

Cette maxime que je me souviens avoir récitée dans ma jeunesse m'est revenue à la mémoire dimanche dernier au Grand-Camp.

La course la plus importante, celle du prix de 20,000 francs, venait de commencer et arrivait de mon côté (places de 50 centimes), lorsque je vis un des chevaux s'écarter brusquement du groupe et courir droit sur le public malgré les efforts inouïs du jockey pour le contenir et le remettre sur la piste. Arrivé près des barrières il obliqua à droite, s'élança sur un obstacle en terre et tomba de l'autre côté pour ne plus se relever.

En un clin d'œil la foule eut envahi la piste en renversant les barrières, chacun voulait voir le cheval, c'était un pêle-mêle à se faire écraser. Tout à coup quelques aimables farceurs se mettent à crier que la course continuait. Cette alerte causa une confusion indescriptible, la banquettes en terre cachait la piste, chacun s'attendait à voir les chevaux lui sauter sur la tête. Enfin peu à peu le calme revint et le public reprit ses places.

La course suivante était une course d'obstacles et les chevaux devaient faire deux fois le tour de la piste. Au premier tour un des chevaux refusa de sauter une palissade en bois. A la suite d'une décoction de coups de cravaches administrés par le jockey, il s'y résigna pourtant et partit à fond de train, mais il avait perdu au moins deux cents mètres. Au second tour de piste, lorsque les chevaux eurent franchi la banquettes fatale où quelques minutes auparavant l'autre cheval s'était tué, le bon public n'y tint plus et fit de nouveau irruption hors des barrières, couvrant la banquettes d'hommes, de femmes et d'enfants. A ce moment des cris de gare, gare, la course! se font entendre, mais personne ne bouge, on y a été pris tout à l'heure. Pourtant il

semble qu'on entend le galop d'un cheval, on se souvient alors que l'un des coureurs est en retard et l'on se bouscule pour lui livrer passages alors qu'il est à peine à trente mètres de l'obstacle à franchir.

Encore à propos des courses. Une bonne dame demandait à son mari pourquoi on n'avait pas mis une tente sur tout le camp pour préserver le public du soleil.

« A quoi bon, répondit celui-ci, ne sommes-nous pas dans l'attente des courses.

*
*
*

C'est un tailleur qui a été cause de l'arrestation des hommes de bonne volonté qui nettoyaient un magasin de toilerie de la rue Longue.

Ç'aurait pu être un cordonnier, mais je crois que les hommes en question eussent mieux aimé qu'il fût ailleurs.

*
*
*

Mon chef cantonnier parlant l'autre jour de la Mulatière, a appelé ce lieu, la *conjonction* du Rhône et de la Saône.

Et dire qu'il est mon supérieur.

SAINT-CLAIR.



MÉLANGES

Fragment de conversation entre deux jeunes gavroches :

— Dis donc, Auguste, tu veux donc décidément l'embarquer sur un vaisseau?

— Mais oui.

— Eh ben, pas moi, il y a trop de danger.

— Pas plus qu'ailleurs.

— Oui! eh ben par exemple quand on est au milieu de la mer qu'on ne voit point de terre, si le feu prend au vaisseau, où donc qu'on peut prendre de l'eau pour l'éteindre?

— Tiens, t'as raison, je ne pars plus.

*
*
*

On peut lire cette singulière enseigne sur l'une des places de notre ville :

Voitures pour enfants en ozier.

L'ÉCHO DE LA SORBONNE

MONITEUR DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES
Paraît les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine.

Ce journal réunit tout à la fois l'utile et l'agréable, il doit avoir sa place cotée dans le budget de chaque famille.

On s'abonne à Paris, rue Guénégaud, 7, et à Lyon chez M. Ballay, rue Tupin, 34.

Le Gérant, A.-L. MAQUAIRE.

Lyon.—Imprimerie d'Aimé VINGTRINIER.

A. L. Maquaire